**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 28 (1890)
**Heft:** 51

**Artikel:** Le premier drapeau
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-192013

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

croyances populaires, qui se sont effacées au souffle de la civilisation. Tous ces bizarres mystères font place au grand mystère de la Nativité, qui se traduit dans cette parole vivifiante : *Dieu avec nous !*

### Un livre qui m'a fait plaisir.

Depuis une quinzaine de jours, vous avez sans doute fait comme moi, chers lecteurs, vous vous êtes fréquemment arrêtés devant les vitrines de nos libraires, où s'étalent d'innombrables publications nouvelles, avec leurs titres alléchants.

Parmi celles-ci, vous avez évidemment remarqué un volume à la couverture coquettement illustrée d'un joli paysage alpestre, au-dessous duquel on lit ce titre, coupé par une branche fleurie :

AUTOUR DU LÉMAN.

Et puis, tout au haut de la page, et en caractères bien moins apparents, le nom des auteurs, *M. et Mme Georges Renard.*

Ce titre : « Autour du Léman », qui évoque pour nous tous les charmes, toutes les beautés d'une contrée que nous chérissons ; — le nom des auteurs, dont nous connaissons la plume fertile, le style entraînant, riche d'images et de gracieuses descriptions ; — l'aspect de ce volume, si élégant, si soigné, au point de vue typographique, par la maison Viret-Genton ; — les charmantes vignettes de M. Golliez, jetées comme au hasard — un hasard heureux — dans le texte, au bord des marges, au coin d'une page, tout cela est bien tentant, n'est-ce pas ?...

Aussi n'y ai-je pas résisté. Ce livre est maintenant sur ma table et je l'ai lu avec infiniment de plaisir. Laissez-vous tenter aussi, et vous irez de page en page, de « nouvelle » en « nouvelle », avec délices. Il y a tant de vie et de fraîcheur dans ces tableaux de mœurs, dans ces descriptions de la nature, qu'on se livre tout entier à cette lecture attachante.

Rien dont on puisse dire comme de tant d'autres publications : « Il y a des longueurs... Et puis, par-ci par-là, c'est un peu forcé... Que voulez-vous, ce n'est pas ça. »

Non, c'est toujours ça, au contraire. Le récit est toujours vif, l'intérêt soutenu : beaucoup d'imprévu, de gaies et bonnes surprises.

La première nouvelle, intitulée : *Un chasseur de chamois*, vous empoigne tout de suite. On se représente, on voit ce fier et courageux Rouvenaz, le fusil à l'épaule, franchissant les rochers abruptes et bravant tous les dangers. On partage les impressions de ce caractère si fortement trempé ; on sympathise aux déceptions, aux malheurs qui l'accablent dans sa carrière de chasseur, dont la fin tragique est si profondément triste et touchante.

Oh ! que les auteurs ont bien fait de placer immédiatement après cette émouvante histoire, celle si piquante et si gaie des *Trois giffles*. Voulez-vous que je vous en fasse venir l'eau à la bouche ?... Ecoutez ces quelques lignes par lesquelles elle débute :

Depuis quand ils s'aimaient ? Ils n'en savaient, ma foi ! rien : leur amour avait presque le même âge qu'eux. Une fois, quand ils étaient petits, tout petits, on avait dit à Jean : « Aime bien Antoinette, c'est ta petite femme ! » En même temps, on avait dit à Antoinette ! « Aime bien Jean, c'est ton petit mari ! » Et depuis lors Jean aimait Antoinette et Antoinette aimait Jean.

C'était vraiment une jolie paire d'amoureux en miniature ! Elle, potelée, rose et blanche, avec de fins cheveux blonds qui vagabondaient en mèches folles autour de sa frimousse éveillée, des yeux bleus rieurs, un nez en trompette et des dents de souris. Lui, svelte, brun, de grands yeux noirs, le nez droit et un petit air sérieux de penseur et de père de famille.

Monsieur et Madame Renard, on dit qu'on n'emprunte qu'aux riches, et bien, vous l'êtes si abondamment dans votre intéressante publication, que nous nous permettons de mettre encore sous les yeux de nos lecteurs une ou deux des pages que vous consacrez à vos deux petits héros, Jean et Antoinette, le jour de la *Fête du Bois*.

Jean est tout pénétré de son importance. Il a mis son képi à pompon vert et blanc, son bel uniforme neuf à liserés rouge vif, à boutons luisants comme de l'or. Sur sa manche brillent les galons de sergent. Il a pris une allure martiale, des airs fendants et une voix de commandement, ainsi qu'il convient à un collégien qui a l'honneur d'être sous-officier au corps des cadets. C'est un homme de douze ans, maintenant, et il ferait beau voir qu'on le traitât en enfant. On serait bien reçu ! Mais pourquoi donc cette tenue flamboyante ! Oh ! c'est bien simple : nous sommes au matin de la *Fête du Bois*.

Dès cinq heures du matin, le canon a tonné, les tambours ont battu le rappel. Pareilles à des fourmilières qu'un passant malicieux aurait bouleversées, toutes les maisons sont en rumeur.

Vous ne ferez pas à Antoinette l'injure de croire qu'elle puisse dormir le matin de ce grand jour ; sitôt qu'elle entend les fanfares joyeuses annonçant le passage des « cadets », elle saute à bas de son lit et court à la fenêtre pour les voir défiler. Elle constate que Jean a levé la tête comme pour lui envoyer un imperceptible salut. Alors seulement elle s'aperçoit qu'elle est en chemise de nuit. Mais bah ! à neuf ans, ces choses-là ne tirent pas à conséquence ! Elle se regarde au miroir... ô bonheur ! ses papillotes n'ont pas souffert ! Depuis trois jours et trois nuits, malgré la fatigue et les maux de tête, elle n'a pas quitté son auréole de papier tortillé. « Il faut souffrir pour être belle », lui a-t-on dit, et Antoinette souffre avec une patience angélique. On a mouillé ses cheveux d'eau sucrée pour les mieux faire tenir ; quelle torture quand il faudra les démêler ! N'importe. L'essentiel est d'être frisée pour la fête... Vite un coup d'œil à la belle robe blanche qui s'étale dans toute sa splendeur sur le canapé du salon ! Dire qu'il faut attendre encore quatre heures (quatre siècles) avant de s'en revêtir ! Pauvre Antoinette ! Comment trouver assez d'appétit pour manger son déjeuner, quand son petit cœur palpite de joie et d'impatience. On a beau la presser, la gronder, rien n'y fait. — Mademoiselle, restez à votre place ! — Ah bien oui ! elle se lève de table, court regarder le ciel, constate qu'il est au beau, puis une pirouette, une glissade sur le parquet, et la voilà devant la pendule, essayant de faire avancer les aiguilles de ses doigts mignons.

. . . . . .

Mais après tout, chers lecteurs, pourquoi prolongerais-je ces citations ? puisque vous ne tarderez pas à posséder le volume, et qu'après l'avoir parcouru, vous vous empresserez de l'offrir comme étrenne à l'un des vôtres.

Je vous ai parlé de deux « nouvelles » seulement ; notez qu'il en contient bien davantage : *Le mariage de Pierre Vernens*, *Oiseau de passage*, *Grand-père et Petit-fils*, *La mort d'un Roi*, etc., etc., toutes aussi attrayantes les unes que les autres. Jamais, je vous l'assure, jamais lecture ne m'a laissé une impression plus agréable. Tâtez-en, je vous prie, et vous verrez si le *Conteur* ne vous a pas dit vrai, — comme il le fait toujours, du reste.

L. M.

### Le premier drapeau.

La présentation d'un drapeau aux conscrits, comme elle se pratique en France, intéressera sans doute nos jeunes soldats. Voici la jolie description qu'en fait l'*Estafette* de Paris :

« A l'occasion des inspections trimestrielles des corps de troupe, les conscrits vont, pour leur première revue, former les rangs et voir sur leurs fronts flotter les plis du drapeau.

Cette solennité est pour eux la révélation d'une vie plus haute et d'une religion nouvelle ; elle est, après l'incorporation matérielle, leur véritable immatriculation d'âme dans l'existence militaire, dans la carrière qui fait appel à leur patriotisme, à leur abnégation, à l'héroïsme. Aussi l'autorité militaire a-t-elle compris toute l'importance de cette initiation aux grands devoirs et s'emploie-t-elle à en développer tout le prestige.

Sur le champ de manœuvre, les compagnies se déploient et s'alignent. Par ces temps de décembre, le froid mord dur, la bise cingle les faces, le gel gerce les doigts gourds, crispés sur les fusils, les pieds raidis trépignent. Cependant, soudain, tout s'immobilise ; les ordres brefs des capitaines se sont tus ; d'un grand silence jaillit la voix enflée du colonel :

— Garde à vous !

— Baïonnette au canon !
— Portez vos armes !
— Présentez vos armes !

Et tandis que l'acier se froisse, que le pâle soleil d'hiver se multiplie parmi le hérissement des baïonnettes, s'accroche à la pointe des sabres tirés au clair, voici qu'en face du régiment sous les armes s'avance un jeune officier, un sous-lieutenant, le front haut, la main ferme élevant la hampe du drapeau, dont les plis claquent au vent, dont les couleurs éclatent dans le paillètement d'or des lourdes franges.

De nouveau la voix du chef a tonné :
— Au drapeau !

Droit sur la selle, raidi sur les étriers, sa droite a levé l'épée à la hauteur de la bouche ; le bras se détend, s'abaisse, coupant l'air de l'éclair de l'acier pour saluer nos Couleurs. Les tambours battent, les clairons sonnent, la musique déchaîne l'ouragan triomphal de ses cuivres, et un frisson d'enthousiasme fait monter la chaleur des âmes jusqu'aux yeux captivés par ce spectacle grandiose, éclairés par cette vision héroïque.

Puis le colonel fait former le carré. Au centre, à côté du drapeau, il présente aux conscrits ce symbole de la Patrie dont les plis doivent contenir tout leur cœur. Il leur parle :

« Dans le drapeau, le soldat trouve entier le glorieux passé de la France, le souvenir des faits d'armes de ses aînés. Les noms des victoires qui resplendissent en lettres d'or sur la soie tricolore, doivent lui rendre chère cette étoffe, dont l'avenir veut être égal au passé. Ce drapeau a flotté de l'Escurial au Kremlin, de Berlin aux Pyramides. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique l'ont vu passer triomphant, flottant en tête des nobles causes ; des peuples de l'Océanie l'ont choisi pour paladium, se sentant en sécurité à son ombre.

» Le drapeau abrite l'honneur de la France ; c'est la robe immaculée de la mère à laquelle nul téméraire ne saurait toucher sans que les fils ne se lèvent pour venger son insulte et la laver dans le sang du coupable.

» Le drapeau est comme le clocher autour duquel se groupent les maisons du village ; il les domine de son signe auguste et paternel. Aux jours des combats, il est le signe de foi et d'espérance.

» A ce cri : « Au drapeau ! » chacun doit se ranger autour de l'étoffe sacrée et mourir plutôt que de la voir violer par des mains sacrilèges. »

Et toute l'épopée, tous les dévouements et toutes les gloires passent, vibrants, dans la parole du chef, du père du régiment parlant à ses fils. Et chaque cœur palpite à l'unisson du sien, chaque front s'érige, ayant déjà le rayonnement des sacrifices héroïques et des futurs triomphes.

## LA FILLE DU CAPITAINE

par Marc Bonnefoy

II

Le capitaine Jules Marnot avait quitté le service par suite de blessures contractées pendant la guerre de 1870. Rentré à Metz, son pays natal, il n'avait pas pu supporter la vue des uniformes prussiens, et, vendant à des prix onéreux tout son patrimoine, il était venu s'établir à Paris et demander au travail une compensation à ses sacrifices.

C'était le plus honnête homme du monde et le plus dévoué, n'ayant jamais transigé avec l'honneur et le devoir, ces deux mobiles de toutes ses actions. Ayant la franchise un peu brusque et le tempérament colérique, il conduisait sa maison comme autrefois sa compagnie, et parlait en maître quand on discutait ses volontés. Il adorait sa femme et sa fille, et se fût jeté au feu pour leur épargner un chagrin, tout en les grondant de temps à autre. Mme Marnot, douce créature, n'eût jamais osé résister à son mari ; mais Hortense, vive comme son père, lui faisait quelquefois des observations respectueuses.

Or, M. Marnot ne se montrait pas sympathique au fils Chomard. Peut-être, sans se l'avouer, le capitaine était comme jaloux de voir sa fille unique partager son affection entre un étranger et lui ; peut-être avait-il, dans ses projets autoritaires, disposé de la main d'Hortense sans en prévenir celle-ci ; mais surtout Alfred lui déplaisait par ses airs maniérés, par ses allures de petit-maître, par sa politesse obséquieuse. Il lui trouvait le regard faux, et ne croyait pas à la sincérité de ses beaux sentiments.

Dans cette antipathie qui lui semblait ne pas avoir de motif réel, Hortense voyait une injustice, et sa nature droite, généreuse, la portait à défendre Alfred. Les attaques de son père contre le jeune homme lui allaient droit au cœur, et l'affermissaient dans son amour. N'avait-elle pas, d'ailleurs, l'approbation de sa mère ? et sa mère pouvait-elle se tromper lorsqu'il s'agissait du bonheur de sa fille.

Cet état d'inquiétude et de malaise durait depuis un mois et rendait malheureux ces trois êtres qui jusqu'alors avaient eu les mêmes aspirations, les mêmes désirs. La discorde menaçait de séparer des cœurs si bien unis ; la mère et la fille s'efforçaient de vaincre les préventions du chef de la famille, tandis que celui-ci s'irritait de ne pouvoir dissiper l'erreur de sa femme et d'Hortense. Qui donc l'empêchait de fermer irrévocablement sa porte à Alfred ? N'était-il pas le maître ? Oui, certes ; mais il ferait souffrir et pleurer les deux seuls êtres qu'il aimât, et il ne voulait se montrer ni mauvais mari, ni mauvais père. L'impuissance où se trouvait M. Marnot de motiver son aversion pour le fils Chomard ; la certitude de rendre sa fille malheureuse en lui ordonnant d'étouffer son amour, mettait ce brave homme dans des accès de rage.

Aussi lorsque, au repas du soir, la conversation tomba fatalement sur la visite du fils Chomard, le capitaine, agacé, dit avec amertume :

— Mais que diable trouvez-vous donc de si séduisant, de si particulièrement distingué dans ce Monsieur, pour que vous en fassiez l'objet de votre culte ?

— Et toi, mon ami, que lui trouves-tu de si particulièrement désagréable ? Une tournure défectueuse ? Des façons grossières ? A-t-il manqué une seule fois aux plus strictes convenances dans ses rapports avec nous ?

— Parbleu, non ! mais je souhaite qu'il ne donne pas raison au proverbe : « Trop poli pour être honnête. » Il est toujours tiré à quatre épingles, c'est vrai ; mais il s'imbibe d'odeur et serait fâché que l'on ne vît pas ses manchettes. Et puis, pourquoi cet éternel œillet rouge à sa boutonnière ? Pour qu'on dise en le voyant de loin : « Tiens, ce Monsieur si jeune a déjà la croix d'honneur ! »

— Je suis sûr qu'il s'est fait photographier avec son œillet.

— Mais, interrompit Henriette dépitée, si M. Alfred n'a pas la croix, il la mérite bien autant que d'autres : il a été blessé en 1870, et n'avait jamais parlé de sa blessure par modestie.

— Lui, blessé ! J'aurais voulu voir ça ; car, à vrai dire, je suis étonné que votre protégé se soit conduit pendant la guerre aussi bien qu'il le prétend. Le fils Chomard n'a pas un de ces regards qui aiment à affronter les éclairs d'une épée... Après tout, on voit quantité de blessés qui n'ont jamais approché l'ennemi ! Dans les combats à l'arme blanche, c'est différent ; mais avec des fusils portant à deux mille mètres, une balle peut vous rencontrer derrière un buisson, et une blessure n'est pas toujours un certificat de bravoure.

— Faut-il être indisposé contre quelqu'un, dit Mme Marnot en souriant, pour lui faire un crime de porter un œillet à sa boutonnière ? Tu n'es pas sympathique à M. Alfred, c'est entendu ; mais notre fille l'aime, et avant de le repousser, il faudrait avoir au moins une bonne raison, n'est-ce pas, mon ami ?

— L'idée de ce mariage me révolte. Pourquoi ? Je ne pourrais pas bien le définir ; c'est instinctif ; c'est tout ce que vous voudrez ; mais dans l'intérêt de notre repos, je ferais bien de fermer la porte à votre protégé, car depuis le jour où il est entré dans cette maison, la paix en est sortie.

— Papa, je suis ta fille soumise ; mais si tu veux ne pas me rendre malheureuse ne parle pas ainsi de M. Alfred, je t'en supplie. Plus que personne je suis jalouse de mon honneur : prouve-moi que ce jeune homme n'est pas honorable à tous les points de vue ; montre-moi une seule tache dans sa vie, et je l'abandonne à ton aversion. Comme toi, papa, j'ai de la dignité, de la fierté. L'honneur est la source de mon amour : si celui que j'aime pouvait forfaire à l'honneur, j'en serais désespérée, mais il n'aurait plus que mon mépris !

— Et c'est peut-être tout ce qu'il mérite !

— Non, son regard est franc, son âme loyale. Quand je l'ai vu pour la première fois, il m'a été sympathique, et cette sympathie est devenue plus vive à mesure que j'ai pu l'apprécier mieux. Son esprit m'a attirée, mais ses élans de patriotisme, sa belle conduite pendant la guerre m'ont subjuguée. Je serais heureuse de lui donner le bras parce qu'il peut dresser la tête. Je le vois beau je le vois brave, je vois son front illuminé d'une auréole : c'est pourquoi je l'aime !